

Groupe, contenance et créativité

Ont participé à cet ouvrage :

Élisabeth Abdoucheli-Dejours

Hervé Chapellière

Bernard Chouvier

Antoine Ducret

Jean-Robert Favier

Alain Ferrant

Evelyn Granjon

Claudine Juptner

Nadia Kacha

Pierrette Laurent

Jean-Jacques Poncelet

Régis Rodriguez

Claudine Vacheret

Béatrice Waldner

Sous la direction de
Jean-Bernard Chapelier et Didier Roffat

Groupe, contenance et créativité

Groupes thérapeutiques

érès
éditions

Les chapitres de cet ouvrage sont issus de communications faites lors du Congrès de psychothérapies de groupes d'enfants et adolescents d'Auxerre (2009) et des journées d'études du Centre d'information et de recherche de psychologie et psychanalyse appliquée à Lyon (octobre 2007 et 2010).

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3088-7

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION

<i>Jean-Bernard Chapellier et Didier Roffat</i>	7
---	---

APPROCHE THÉORIQUE

La contenance, histoire d'un concept <i>Antoine Ducret</i>	15
Contexte familial et fonction de contenance du « non » <i>Alain Ferrant</i>	37
Chaos, contenance et créativité <i>Jean-Bernard Chapellier</i>	55
Créativité et médiations <i>Bernard Chouvier</i>	69

DE LA CONTENANCE

La fonction contenant du thérapeute <i>Nadia Kacha</i>	85
Le groupe comme contenant <i>Pierrette Laurent</i>	97
Contenance et créativité : deux leviers thérapeutiques dans l'œuvre de Simone Urwand <i>Hervé Chapellière</i>	109

Création et contenance dans un groupe de psychothérapies d'inspiration psychanalytique avec des enfants autistes <i>Jean-Jacques Poncelet</i>	123
Sadomasochisme et défaillance du cadre : un problème de contenance <i>Jean-Robert Favier</i>	139
Effets contenantants et élaboratifs de la supervision <i>Élisabeth Abdoucheli-Dejours</i>	149

VERS LA CRÉATIVITÉ

Le groupe et l'objet médiateur : quelles fonctions et quelles synergies ? <i>Claudine Vacheret</i>	161
Contenance et créativité groupale. Le travail de l'hallucination négative <i>Didier Roffat</i>	173
La thérapie familiale, lieu d'élaboration du transgénérationnel <i>Evelyn Granjon</i>	191
L'histoire du loup qui devient végétarien. Transformation et créativité dans un groupe <i>Claudine Juptner</i>	203
Quand le chaos inspire ! Ré-création d'un groupe psychothérapeutique avec de jeunes enfants <i>Régis Rodriguez et Béatrice Waldner</i>	223
BIBLIOGRAPHIE	239

Introduction

L'expérience clinique des différents praticiens de groupes montre les effets de contenance des thérapies groupales. Cette contenance qui intervient à des niveaux différents (le thérapeute, le groupe et l'institution) permet la régulation des régressions et de l'excitation facilitant les phénomènes de déliaison et de reliaison, cela ouvrant la voie à la créativité et à la sublimation. Ce livre se propose de réinterroger la pertinence de ces constatations cliniques ainsi que des théories qui leur sont appliquées. Inscrit dans la continuité du volume dirigé par R. Kaës et P. Laurent : *Le processus thérapeutique dans les groupes*, cet ouvrage tente d'en confirmer les différentes pistes proposées et d'en explorer de nouvelles. Le thème adopté, comme le soulignent les divers auteurs de ce livre, ne va pas sans certains risques conceptuels et cliniques. En effet, contenance et créativité sont des notions mal formalisées dans la théorie classique de la psychanalyse et dont on pressent les limites.

Dissociées de la pulsionnalité et des conflits psychiques internes, ces notions ont tôt fait de devenir des concepts « passe-partout » qui justifient les pratiques les plus variées, comme le fut en son temps celui d'objet transitionnel. Pour ce qui est de la contenance en particulier, ce terme contient dans ses racines même l'idée de contention qui peut légitimer au

mieux des actions de type éducatif musclé, au pire l'enfermement. Quant à la créativité, ce concept très prisé de ce mouvement que l'on nomme « épanouissement personnel », il a tendance à dériver plutôt du côté des loisirs ou des bonnes intentions. L'ouvrage ouvre donc sur une reprise conceptuelle, et chaque auteur a pris soin de préciser les limites théorico-cliniques des outils qu'il utilise.

Ces précautions posées, les textes réunis dévoilent une grande créativité, conceptuelle et clinique, dans les domaines variés de l'exercice de notre profession, comme le groupe familial, le groupe en institution de soins, ou les psychothérapies de groupe dans les lieux habituels de consultations. Les différents auteurs, tous spécialistes reconnus dans leur domaine, tentent de comprendre avec beaucoup de finesse et de nombreux exemples cliniques comment et pourquoi ces processus sont activés dans les groupes. En particulier, ils s'interrogent sur les particularités des cadres et dispositifs qui permettent de les optimiser. Ils sont toujours pensés et construits en lien avec l'institution qui les supporte, mais ils sont aussi la traduction d'un travail de formation personnel ou collectif. On pourrait dire ainsi que chaque dispositif est le fruit de la rencontre entre les patients, l'institution et un thérapeute formé, porteur d'un travail de recherche et d'élaboration qui s'effectue au fil de sa pratique et dont la nécessité n'est plus à démontrer. C'est donc d'une clinique en mouvement qui n'élude pas les questions embarrassantes que nous parlent les différents auteurs de cet ouvrage.

Le sujet humain prend forme dans un groupe. Dès les premiers instants de vie, le groupe familial, et notamment la mère, se mobilise positivement pour accueillir et contenir l'*infans*. Les différentes théories des enveloppes psychiques (D. Anzieu, D. Houzel), de l'objet optimal (E. Bick), de l'objet conteneur (R. Kaës), la rêverie maternelle et la fonction alpha (W.R. Bion) pour les principales, rendent compte de la nécessité d'une introjection des processus de régulation interne de l'Autre (comme la qualité de contenance de l'adulte), et de leur accommodation dans l'espace intrasubjectif, (le travail créateur du sujet). Très tôt, la constitution des enveloppes est donc primordiale dans l'organisation psychique, car elles sont les précurseurs de l'individuation par leur fonction de contenance et surtout de pare-excitation. Antoine Ducret nous l'expose au travers de son travail sur l'évolution du concept de contenance dans le champ de la psychanalyse.

Plus tardivement, le processus d'individuation met en jeu la fonction de délimitation. Comme nous le montre Alain Ferrant, celle-ci n'est pas à proprement parler une fonction de contenance mais l'émergence du

« non » par exemple, signe une démarcation entre le sujet et l'objet. Il s'entend du côté de la limite comme des apprentissages sociaux. Il est une affaire intersubjective et s'établit dans le lien aux autres du groupe familial. Cette situation surchauffe la question des différences générationnelles, elle attire et focalise les alliances inconscientes mobilisées par le lien de groupement et les différents emboîtements transgénérationnels normaux et pathologiques. La qualité des interdits parentaux, l'investissement de l'enfant et l'affect attendant témoignent de la capacité parentale de contenance des conflits de l'enfant et sollicitent les potentialités créatrices de celui-ci.

La famille est généalogique, groupale et subjectivante. Le groupe familial « participe d'un travail d'appropriation subjective de l'héritage passé. C'est un travail créateur », nous dit Evelyn Granjon. Avec le « néogroupe » qui est mis en place dans les thérapies familiales, elle décrit comment le « tissage associatif » entre les membres de la famille et les thérapeutes permet « au négatif transgénérationnel de trouver une forme possible » et ensuite de se scénariser.

Les défauts de contenance seraient-ils une des indications privilégiées de groupe ? On peut le penser, tant les cliniciens envisagent créativité et contenance comme des valeurs consubstantielles du lien de groupement. Pourtant, paradoxalement, les dispositifs groupaux induisent de manière privilégiée une interdépendance des membres du groupe, une confrontation à l'absence de l'autre et à la divisibilité du monde externe. Dans cet espace de mise en tension entre l'intra et l'intersubjectif, la créativité du thérapeute et des patients, leurs capacités respectives de contenance vont être fortement sollicitées et former l'essentiel du travail thérapeutique afin de soutenir le processus de symbolisation.

Mais c'est aussi dans le chaos de l'indifférenciation que la création peut advenir, et le groupe a une fonction d'étayage et de contenance des régressions qu'il provoque. C'est dans cette oscillation autorisée et suscitée par le groupe, entre processus progrédients et régrédients, que peut advenir la création (Jean-Bernard Chapelier). Les diverses formes de la créativité peuvent être sollicitées par les médiateurs, et Bernard Chouvier en décrit une grande variété à laquelle, souvent, nous ne sommes pas suffisamment attentifs.

L'espace de l'objet médiateur dans les groupes à médiation est lieu de support des imaginaires des membres du groupe. La créativité est du côté de l'objet par les capacités transformationnelles pour lesquelles il est investi, mais aussi grâce à l'attention portée à ce que Claudine Vacheret nomme le transfert par dépôt, ce mécanisme par lequel le thérapeute est

dépositaire de la violence des éprouvés du patient sans en connaître ni l'origine ni le véritable destinataire. Dans ce contexte, le groupe vient au secours du thérapeute et du patient et permet que se déploient de nouveau les processus de représentations. À partir d'un exemple convaincant, elle réaffirme que les groupes à médiation sont des groupes thérapeutiques à part entière qui favorisent un travail psychique, « créatif et producteur de sens, pouvant déboucher sur d'authentiques prises de conscience et de véritables processus intégratifs de symbolisation ».

Le travail thérapeutique convoque les capacités de contenance du thérapeute. Nadia Kacha nous montre, à partir d'exemples, l'importance de ce travail particulier. En appui sur ses objets d'arrière-fond, c'est-à-dire, son expérience, sa pratique, la théorie et sa formation, mais aussi ses institutions de référence, l'attention du thérapeute borde le creuset groupal. La force de conviction et d'investissement du thérapeute est alors primordiale pour contenir et favoriser la créativité du groupe. « L'art du thérapeute est dans cette faculté de tenir fermement la main tout en passant un message de chaleur et d'empathie. »

Dans la même perspective, Pierrette Laurent insiste sur l'importance des capacités à la régression chez le thérapeute. Elle décrit un mouvement, proche de la pensée régrédiente¹. Cette faculté d'être au plus proche de l'émotionnalité du groupe, tout en freinant les régressions vers un archaïque destructeur, donne forme à l'irreprésentable et permet de proposer une première mise en sens. Le groupe peut alors assurer à son tour une fonction contenantante ouvrant sur de nouvelles capacités d'échange et de création.

Ce non-symbolisé, porté par des transferts négatifs, bloque tout déploiement créatif, mais il cherche, ce faisant, à se présenter et devient peu à peu générateur de formes. Claudine Juptner s'intéresse à ces figures qui apparaissent dans les groupes selon les périodes de leur évolution, et tente de comprendre comment elles alimentent la réalité psychique groupale. Si le travail du thérapeute vise à favoriser l'expression de l'informulable, en écho, sa capacité à jouer, sa capacité de rêverie sont fortement convoquées. Elles participent au travail de contenance. Cette animation thérapeutique joue comme un attracteur et mobilise en retour les capacités créatrices des enfants du groupe.

Jean-Robert Favier complète cette approche à partir d'un questionnaire sur l'émergence du « non » dans le groupe. À partir d'un exemple

1. C. Botella et S. Botella (2001), *La figurabilité psychique*, Lausanne, In Press, 2007.

clinique, il nous décrit le cheminement du thérapeute pour retrouver un appui sur ses bons objets internes. Ce parcours permettra aux enfants du groupe, en identifiant les capacités thérapeutiques régulatrices et contenantantes de l'adulte, de retrouver une certaine créativité et de dépasser une période de crise. Ici, le travail débouche sur la constitution d'enveloppes plus délimitantes et investies par les sujets du groupe.

Avec les enfants mal assurés dans leurs limites, en début de groupe, l'objet groupe et le thérapeute sont confondus ; le contre-transfert de l'adulte fait alors cadre et le thérapeute assume seul les fonctions de contenance en alliance parfois avec l'institution. Didier Roffat nous propose d'envisager le travail du négatif en lien avec la contenance. Il fait l'hypothèse qu'une contenance par le groupe ne devient effective que lorsque les sujets peuvent « re-jouer » les ratés du processus de symbolisation, et ainsi, se détacher des mécanismes répétitifs générant les liens d'aliénation, notamment celui de l'hallucination négative. L'engrammement des pulsions morbides par les pulsions de vie ouvre alors vers la créativité, où se déploie l'activité du préconscient des sujets.

Rendant hommage à Simone Urwand, notre collègue disparue, Hervé Chapellière souligne l'importance du travail de contenance avec les pathologies de l'autisme et de la psychose. La capacité de contenance du groupe là aussi est faible et le long travail intertransférentiel permet de maintenir les liens avec le niveau émotionnel et sensoriel du groupe. La nature des objets médiateurs revêt une grande importance pour ce travail. Le repérage du niveau des identifications – adhésif, projectif, introjectif – doit guider le thérapeute dans son choix de médiation pour favoriser au mieux l'expression des enfants et assurer la continuité de leur sentiment d'existence. Il nous rappelle enfin le travail important de Simone Urwand sur la « rêverie institutionnelle ». Elle constitue une enveloppe qui protège, délimite, et qui permet des échanges avec l'extérieur mais aussi à l'intérieur. L'institution doit, dit-elle, « trouver en elle sa propre capacité de rêverie, métaphore pour un plaisir de pensée... »

Avec les enfants autistes, « il ne s'agit pas de tenter de reconstituer l'histoire du sujet et de lever des refoulements [...] il s'agit d'élaborer et de réparer les effets provoqués par un objet contenant défaillant ou absent ». Ainsi pour Jean-Jacques Poncelet, la question de la contenance et de la mise en place d'enveloppes groupales est au centre du travail thérapeutique. L'analyse de l'intertransfert en est le principal outil et reste le ressort de l'avancée du processus thérapeutique qui vise à terme à permettre aux enfants de récupérer un Moi-corporel, une peau psychique qui leur fait défaut.

Élisabeth Abdoucheli-Dejours introduit la question de la supervision des thérapeutes de groupes. Elle attire notre attention sur le travail de transformation et d'élaboration qui s'accomplit dans cet espace de reprise. Les effets sur l'avancée du processus sont rendus perceptibles. L'intégration du groupe thérapeutique dans l'institution est ainsi soutenue. Le groupe de supervision, plus qu'un groupe de dépôt, participe de l'enveloppe du groupe thérapeutique.

La complexité des liens entre institutions et groupe représente le quotidien des thérapeutes. Régis Rodriguez et Béatrice Waldner nous en livrent un riche exemple au travers de leur article illustré artistiquement. Ils nous expliquent avec précision l'importance des espaces interstitiels entre l'institution et le groupe, notamment lorsque ce dernier se situe « hors les murs ». Le dispositif doit « défendre la singularité du groupe des aspirations institutionnelles, [...] comme l'enfant qui dans un mouvement d'individuation s'éloigne de son groupe familial », tout comme il vise à favoriser sa reconnaissance et son intégration dans le métacadre institutionnel.

APPROCHE THÉORIQUE

La contenance, histoire d'un concept

Le concept de contenance me semble essentiel dans la théorie analytique des groupes. Pourtant, il n'apparaît qu'assez récemment dans le corpus théorique ; en effet, ni le terme de contenant ni celui de contenance n'existent dans le dictionnaire de Laplanche et Pontalis paru en 1967. En revanche, dans le dictionnaire international de psychanalyse paru en 2002, deux références s'en rapprochent. Il s'agit des concepts de « contenant/contenu » et « d'enveloppes psychiques » élaborés respectivement par W.R. Bion en 1962 et par D. Anzieu en 1976.

Je vais tenter de montrer comment ces concepts sont progressivement apparus dans la littérature analytique, et la façon dont on peut les comprendre dans une brève vignette clinique.

Mais pour commencer, je vais relater une anecdote, rapportée par Chantal Baldacci au colloque de Deauville en octobre 2010.

En 1918, Anna Freud entreprend une analyse avec son père, qui sera interrompue courant 1921. Il semble que Freud ait interrompu cette analyse en raison du peu de résultat bénéfique. Anna reprendra trois ans plus tard une tranche d'analyse avec son père. Inquiet de l'état de sa fille et soucieux d'offrir à Anna une figure féminine bienfaisante, il invite chez lui Lou Andreas-Salomé en espérant qu'elle puisse lui venir en aide là où il estime avoir échoué, c'est-à-dire lui permettre d'avoir un accès plus

libre à sa féminité. Freud pense sans doute aux grandes capacités sublimatoires de Lou pour sa fille. Il la connaît depuis une dizaine d'années et elle est une élève fidèle.

Le séjour de Lou chez les Freud est un grand succès, et de cette visite résultera une amitié entre Anna et Lou qui durera jusqu'à la mort de Lou en 1937. Une correspondance intense entre les deux femmes témoigne de cette amitié (433 écrits dont 419 sont conservés).

La relation est, dès la première lettre de Lou, d'une très grande force ; elles se tutoient et Lou signe la lettre d'un « je t'embrasse sur la bouche ». Elles se confient qu'elles passent de longues journées à dialoguer avec l'autre en pensée, et Lou propose à Anna de venir la voir à Gottingen où elle vit. Le voyage est retardé pour des problèmes familiaux, et en attendant de voir Lou, Anna lui tricote un chandail – « afin que tu portes toutes mes pensées sur toi » – et lui fait part, au fil des lettres, de l'avancement de ce tricotage et du fait qu'elle y met plein de pensées joyeuses et reconnaissantes, « de sorte que, espérons-le, ce chandail ne fera que te réchauffer et pas te gratter ». Lou lui répond alors : « Écoute, ce chandail est inouï. Que tu mettes en œuvre tant de travail pour moi et que je finisse par me promener en étant totalement vêtue de toi, dans une "enveloppe d'Anna !", comme je te laisserais volontiers me gratter ! J'aime tant la laine qui gratte. »

C'est la première fois, à mon sens, que le terme d'enveloppe apparaît dans la littérature analytique.

Pour en revenir maintenant au thème de ce travail, il faut noter que, bien que d'apparition tardive, cette notion de contenance est déjà présente chez Freud. Il l'évoque à quelques reprises, comme nous allons le voir, mais il ne s'agit pas pour lui d'une question centrale.

En effet, au moment où les psychanalystes s'intéressaient à la névrose, ils n'imaginaient pas que le contenant puisse poser problème. Ils étaient beaucoup plus préoccupés des contenus psychiques et à en analyser les conflits. Ce n'est que plus tard, avec l'analyse d'enfants, de psychotiques, celle des états limites, voire celle des groupes, que la question sera posée. Les analystes découvrent alors que le Moi n'a pas toujours une frontière bien limitée, qu'elle est parfois poreuse et que l'analyse des conflits intrapsychiques au moyen de l'interprétation n'est pas toujours suffisante. Ils se sont donc trouvés confrontés à une nouvelle question, celle de cerner puis de tenter de comprendre ces structures limitantes, enveloppantes et contenantes, car ils se heurtaient à leurs défaillances.

Dès les premiers textes, en janvier 1895, dans le Manuscrit G, Freud parle de la « limite du Moi », et dans le Manuscrit H, il décrit la projec-

tion paranoïaque comme une expulsion au-dehors du Moi de ce qui n'est pas tolérable au-dedans. Mais c'est dans l'*Esquisse*, à l'automne 1895, qu'il introduit explicitement le « Moi » comme une instance chargée d'une fonction précise : contenir l'excitation psychique, entraver les passages libres à l'intérieur du psychisme des quantités d'excitation. Plus précisément, dans l'*Esquisse*, Freud décrit le Moi comme une instance :

- qui entrave l'écoulement libre de l'énergie et évite l'effraction des « barrières de contact » ;
- qui délimite par sa fonction de « jugement » le monde perceptif extérieur et le monde psychique intérieur ;
- qui protège par sa fonction de « refoulement » le psychisme d'un débordement traumatique venant de l'extérieur ;
- qui présente par sa fonction d'« attention » une double sensibilité, l'une tournée vers le monde perceptif (l'extérieur), l'autre tournée vers le monde des souvenirs (l'intérieur). Enfin, il est constitué par une différenciation d'un ensemble de neurones qui restent investis d'énergie psychique venant de l'intérieur du corps de manière permanente pour certains, temporaires pour d'autres.

Mais, pendant une vingtaine d'années, Freud va laisser de côté cette conception du Moi et se consacrer plus aux contenus de la psyché qu'à son contenant.

Dès 1896, il abandonne l'*Esquisse* et substitue au terme de « psychologie » qu'il utilisait pour décrire son modèle, celui de « métapsychologie », marquant par là l'abandon de l'enveloppe biologique qu'il avait donnée à sa pensée.

En 1914, dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud évoque de nouveau cette théorie d'une instance chargée de contenir et de délimiter le psychisme. Mais c'est dans les années 1920, avec l'élaboration de la deuxième topique, qu'il va développer, comme le dit J. Strachey, une théorie structurale du Moi qui reprend pour l'essentiel les données de base de l'*Esquisse* tout en les transposant dans un langage et un modèle nouveaux et purement métapsychologiques. Dans une note ajoutée à la traduction anglaise de *Le Moi et le Ça* en 1927, et avec l'accord de Freud, il est écrit : « Le Moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut être ainsi considéré comme une projection mentale de la surface du corps et, de plus... il représente la surface de l'appareil mental¹. »

1. S. Freud (1923), « Le Moi et le Ça », *OCP*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, p. 270.

Les contemporains de Freud ont peu repris cette conception du Moi, à l'exception de Federn qui a parlé de « frontières du Moi » et qui en a étudié les variations dans les rêves, les états d'endormissement et de réveil.

On doit à M. Klein les premières ébauches d'une théorie de l'enveloppe psychique. À partir de son expérience sur les enfants sévèrement atteints, elle suppose l'existence d'un Moi précoce qui, dès la naissance, est capable d'établir des relations aux objets externes et de les introjecter pour constituer un monde intérieur. C'est elle qui introduit le concept d'identification projective, terme qui désigne le prototype d'une relation avec l'objet. Cette relation s'établit par l'action des mécanismes identificatoires déclenchés à la suite d'un mouvement projectif. Ainsi, l'identification projective noue un lien qui produit des effets autant sur le sujet et l'objet que sur la nature du lien entre les deux. Contrairement à la signification classique de ces termes, l'identification se fait au-dehors, dans l'autre, et la projection induit l'établissement d'un lien d'appropriation ou de maîtrise de l'objet.

Ce concept va être utilisé de différentes façons, tantôt comme un simple mécanisme de défense, tantôt comme explication d'un certain nombre de comportements, mais pour l'école kleinienne, il s'agit du fonctionnement psychique dans la séance psychanalytique. La séance est interprétée comme métaphore d'une séquence du développement imposant au psychisme sa première tâche : la construction des limites moi-non-moi.

La description de ce mécanisme apparaît en 1932, bien avant l'emploi du terme². Conforme à la logique freudienne – c'est bon, je le mange, c'est mauvais je le crache –, elle décrit, dans *La psychanalyse des enfants*³, le dépôt à l'intérieur de l'objet maternel des mauvaises parties du moi. Elle y relate les premiers stades du conflit œdipien et étudie les destins du sadisme à travers les fantasmes d'intrusion dans le corps de la mère. Il s'agit là de fantasmes inconscients élaborés à partir du matériel recueilli dans les séances de jeu avec les enfants. Cette projection des mauvaises parties du moi à l'intérieur de l'objet donne forme au monde extérieur tout en modelant l'objet. L'accent est mis sur la projection à l'extérieur du mauvais objet qui menace de l'intérieur. C'est la défense majeure contre l'angoisse.

2. M. Klein (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », dans *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.

3. M. Klein (1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1972.

Elle rappelle un peu plus loin les mots de Freud dans *Le Moi et le Ça*⁴ : « Tout au commencement de la vie, durant la phase orale primitive, il est difficile de distinguer l'investissement de l'objet et l'identification⁵. » Son concept va tenter de préciser la pensée de Freud sur ce point.

Ce n'est qu'en 1946, dans une communication à la British Society of Psychoanalysis, que Melanie Klein décrit l'identification projective. Cette intervention sera publiée en 1952 sous le titre *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes*. Elle explique sa façon de concevoir la vie psychique dans les trois premiers mois de la vie et propose d'appeler « identification projective » ce processus qu'elle avait simplement décrit jusque-là. L'enfant veut expulser les substances dangereuses (excréments) hors de son Moi et cette expulsion dans la haine s'accompagne de la projection à l'intérieur de la mère de parties du Moi clivées et mauvaises ; ainsi « une grande proportion de la haine contre les parties de la personne propre est alors dirigée contre la mère. Cela conduit à une forme particulière d'identification, qui introduit le prototype d'une relation d'objet agressive. Je propose pour ces processus, dit Melanie Klein, le nom d'identification projective⁶ ».

L'identification projective concerne non seulement les parties mauvaises, mais également les parties bonnes du sujet, qu'il veut mettre à l'abri. Elle consiste pour le Moi à prendre possession d'un objet extérieur qui devient une extension du Moi. Cette conception suppose donc un Moi suffisamment poreux avec des limites relativement floues permettant au Moi de l'enfant et au Moi de la mère de se confondre.

Plus tard, en 1955, dans *À propos de l'identification*, M. Klein poursuit l'élaboration de ce concept en mettant l'accent sur un autre aspect de ce processus, à savoir les changements dans l'identité du sujet du fait du mouvement projectif ayant modifié l'objet. Jusque-là, l'identification projective nouait un type de relation avec l'objet basé sur un clivage du moi, l'objet étant assimilé à la partie clivée. Des changements dans la représentation du Moi comme dans la représentation de l'objet, essentiels pour la nature du lien entre les deux, étaient implicites.

Ici, la priorité change et M. Klein va tenter de préciser comment « par l'intrusion dans l'objet, le sujet prend possession de l'objet et en acquiert l'identité » (*Envie et gratitude*).

4. S. Freud (1923), « Le Moi et le Ça », *op. cit.*

5. M. Klein (1932), *La psychanalyse des enfants*, *op. cit.*, p. 150.

6. M. Klein (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *op. cit.*, p. 282.

Le concept d'identification projective est le point théorique majeur de M. Klein. Elle lui donne la place, dans sa théorie, qu'avait le refoulement dans l'œuvre de Freud, et ouvre des pistes pour le travail analytique. Ce concept permet de penser qu'il est possible d'opérer un remaniement identificatoire dans l'analyse pour redessiner autant le moi que la relation avec l'objet. Le développement de ce concept après M. Klein va se faire dans de nombreuses directions. On peut dire que la pensée postkleinienne est une sorte d'approfondissement de ce concept.

Melanie Klein l'a d'abord envisagé sur un mode descriptif ; il s'agissait d'un ensemble de mécanismes « survenant en fantasme⁷ » et s'appliquait donc à différents types de fantasmes inconscients utilisés pour la construction du Moi et des objets, et produisant des effets au niveau de l'expérience du soi. Plus tard, elle attribuera toujours à l'identification projective une potentialité hautement pathogène et sa conception d'un Moi précoce lui fera éviter certaines questions concernant la genèse du contenant psychique.

Après M. Klein, en 1952, P. Heimann mit en lumière « la valeur positive des pensées et des émotions contre-transférentielles ». Elle pensa le contre-transfert comme « création » du patient, et peu à peu les analystes kleinien firent le lien entre les deux concepts ; le contre-transfert était pensé en termes d'identification projective, c'est-à-dire que la relation contre-transférentielle pouvait renseigner l'analyste sur le fonctionnement psychique du patient.

À partir de cette conceptualisation, W.R. Bion va décrire le concept de « contenant ». Il ne s'agit plus alors de fantasme, et le concept aura une dimension plus concrète autant à propos du transfert et du contre-transfert que dans les relations d'objet en dehors de la situation analytique. Il est le premier à conceptualiser les fonctions de contenance. Partant de l'étude de « l'identification projective » décrite par M. Klein dans son aspect pathologique, il va décrire une identification projective normale, source de la croissance psychique et qui permettra à l'enfant de se débarrasser dans la mère des sentiments de terreur. Il s'agit donc d'un processus au service de la communication. Il est amené à définir ce qu'il a appelé une relation « contenant/contenu⁸ ». Le prototype en est la relation du bébé à sa mère, figurée par la relation entre la bouche et le mamelon/sein. L'enfant projette dans le psychisme de sa mère des éléments d'origine

7. J. Sandler, *Projection, identification, identification projective*, Paris, PUF, 1991.

8. W.R. Bion (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 1979.

Collection « Groupes thérapeutiques »
dirigée par Jean-Bernard Chapelier

Cette collection développe une réflexion théorique, éclairée par la clinique, des différents groupes thérapeutiques que les professionnels du soin et de l'éducation mettent en place, souvent de manière empirique, auprès des enfants, des adolescents et des adultes. Elle s'intéresse d'autre part à la méthodologie de ces pratiques.

Déjà parus :

René Kaës et Pierrette Laurent
Le processus thérapeutique dans les groupes

Sous la direction de Pierre Privat et Dominique Quelin-Souligoux
Quels groupes thérapeutiques ? Pour qui ?

Sous la direction de Jean-Bernard Chapelier et Jean-Jacques Poncelet
Excitation, jeu et groupe

Giuseppe Di Chiara
Syndromes psychosociaux
La psychanalyse et les pathologies sociales

Sous la direction de Simone Urwand et Hervé Chapellière
Destin de la sexualité dans les groupes

Ophélia Avron
La pensée scénique
Groupe et psychodrame

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com